

**Nico, 1988**  
**Rebelle recherche cause**

Jean-Philippe Desrochers

---

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2018). Compte rendu de [Nico, 1988 : rebelle recherche cause]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 27–27.

# Nico, 1988

## Rebelle recherche cause

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Depuis le chef-d'œuvre de déconstruction narrative qu'était *I'm Not There* (Todd Haynes, 2007), s'essayer à la biographie filmée d'un musicien ou d'un artiste est un exercice périlleux pour un cinéaste. Si Mathieu Amalric s'en est bien tiré avec son *Barbara* (2017), c'est justement parce qu'il travaillait clairement dans le sillon de Haynes. Il en va tout autrement pour le *Nico, 1988* de Susanna Nicchiarelli, qui illustre bien les limites d'une approche conventionnelle et, plus largement, du cinéma de fiction lorsqu'il cherche à documenter le réel.

Doté d'un budget modeste, le film s'attarde aux trois dernières années de la vie de Nico, artiste multidisciplinaire allemande née sous le nom de Christa Päffgen en 1938. Tour à tour chanteuse invitée sur l'album éponyme du Velvet Underground, muse de Leonard Cohen — qui lui aurait inspiré au moins deux chansons —, actrice pour Fellini dans *La dolce vita* (1960), mannequin durant sa jeunesse, auteure de chansons hors-normes dans les années 1970, Nico et ses vies multiples ne manquaient pas d'aspects à traiter pour inspirer et nourrir un long métrage de fiction à la hauteur de son sujet.

Mais mises à part quelques incursions dans le passé par le biais de magnifiques images (on aurait d'ailleurs aimé qu'il y ait davantage d'archives) tirées de deux films du cinéaste avant-gardiste Jonas Mekas, Nicchiarelli ne s'intéresse à peu près pas à la vie de la chanteuse. Et lorsqu'elle montre des bribes du passé, celles-ci s'avèrent décoratives, accessoires, la cinéaste ne parvenant pas à faire de lien avec le présent du récit. Le choix de concentrer l'action sur la dernière partie de la vie de Nico est d'ailleurs discutable. Puisque la chanteuse elle-même préférerait ne pas aborder le sujet, à la fin de sa vie, il allait de soi que le film parle peu de son passage en 1967 dans The Velvet Underground, le groupe mythique et culte de Lou Reed et John Cale. Il aurait par contre été intéressant d'en apprendre davantage sur la carrière solo de la chanteuse ou, du moins, sur ce qui, dans son parcours professionnel et personnel, explique sa fin de vie chaotique et triste. Rappelons que Nico a quand même fait paraître, entre 1967 et 1985, six albums de musique expérimentale en solo. Nicchiarelli préfère cependant se concentrer sur la déchéance de l'ancienne égérie d'Andy Warhol, dépendante à l'héroïne depuis une quinzaine d'années



et mère quasi absente d'un fils artiste aux tendances autodestructrices. À ce titre, on ne sent pas d'empathie réelle de la cinéaste pour son sujet et ses personnages. On peut alors se demander quel peut bien être l'intérêt de mettre en scène et de consacrer un long métrage à une Nico vieillissante, amère, antipathique, aucunement inspirée. Par ailleurs, on ne trouve pas un mot dans le film sur les rumeurs d'antisémitisme qui circulaient à propos de la musicienne. Que son hostilité envers la communauté juive ait été véritable ou non, faire allusion à cela aurait entre autres permis de conférer un minimum d'épaisseur et de complexité au personnage.

Une belle idée qui aurait mérité d'être approfondie davantage est celle de l'enregistrement des sons ambiants qu'effectue Nico à deux reprises dans le film. Il est étonnant d'ailleurs que la cinéaste ne fasse pas ici le lien entre les problèmes d'audition de la musicienne et ce désir de capter les sons de la vie autour d'elle. En fin de parcours, le personnage de Nico affirmera qu'elle cherche ainsi à « attraper » le son de la défaite qu'elle entendait au loin, lorsqu'elle était enfant, dans l'Allemagne vaincue de la Deuxième Guerre mondiale. Mais cela — qui donne lieu à la meilleure scène —, est bien peu, et trop tard. D'un point de vue scénaristique, plusieurs scènes tombent à plat et ne vont nulle part. La plupart des personnages secondaires qui gravitent autour de Nico et défilent à l'écran sont unidimensionnels, voire inintéressants, et les relations qu'ils entretiennent entre eux et avec la chanteuse sont sous-développées. Bref, ce long métrage confus et filmé sans passion offre bien peu de matière à se mettre sous la dent. ▲

—  
*Un parcours triste  
et chaotique*

Actrice pour Fellini dans *La dolce vita* (1960), mannequin durant sa jeunesse, auteure de chansons hors-normes dans les années 1970, Nico et ses vies multiples ne manquaient pas d'aspects à traiter pour inspirer et nourrir un long métrage de fiction à la hauteur de son sujet.

Origine : Italie / Belgique

Année : 2017

Durée : 1 h 33

Réal. : Susanna Nicchiarelli

Scén. : Susanna Nicchiarelli

Interprètes : Trine Dyrholm, John Gordon Sinclair, Anamaria Marinca, Sandor Funtek, Thomas Trabacchi

Dist. : EyeSteelFilm